

---

## Le Chevalier de Chastellux - Un académicien au dix-huitième siècle

Causerie faite par M. Jean Marsigny, secrétaire-adjoint

Chelles et son histoire n'ont que peu de rapports avec l'Académie Française ; moins encore avec François-Jean de Chastellux, si ce n'est que sa vie se déroule tout entière sous l'abbatit de Madame de Clermont, de 1734 à 1788.

Néanmoins, le personnage, sans avoir laissé dans nos manuels la trace d'un Rochambeau ou d'un La Fayette, est fort intéressant car parfaitement représentatif de son époque. C'est un grand seigneur libéral et, à ce titre, respectueux des traditions de son rang, mais en même temps à l'affût de toutes les nouveautés.

Grand seigneur, il l'est par sa naissance : il descend d'une très ancienne famille de Bourgogne qui a compté dans ses rangs un Maréchal de France (Claude de Beauvoir, en 1417), et de nombreux hommes de guerre. La baronnie de Chastellux fut érigée en comté par lettres patentes données à Saint-Germain au mois de mars 1621. Les aînés de la maison, depuis le Maréchal, portent le titre de premier chanoine héréditaire de la cathédrale d'Auxerre, ce qui leur valait le privilège de pouvoir-prendre place dans le chœur, le baudrier et l'épée sur le-surplis, et coiffés d'une toque à plumes blanches.

En janvier 1722, Guillaume-Antoine Comte de Chastellux épousa Claire-Thérèse Daguesseau, fille de l'illustre Chancelier. Il en eut neuf enfants : le huitième, François-Jean, vint au monde le 5 mai 1734.

Comme la plupart des gentilshommes de son temps, il embrassa très jeune la carrière des armes : à moins de treize ans, il était lieutenant en second au régiment d'Auvergne et, après avoir gravi les divers échelons, devenait colonel douze années plus tard. À 26 ans, il était fait chevalier de Saint-Louis. Brigadier des armées en 1769, il renonça à son régiment en 1771, mais reprit du service en 1778 pour devenir maréchal de camp en 1780.

Grand seigneur, il l'est encore par son désir d'entrer, en 1783, dans les ordres militaires et hospitaliers de Notre-Dame du-Mont-Carmel et de Saint-Lazare,

Mais en même temps, il s'intéresse à toutes les idées nouvelles : il a profité des loisirs du service pour compléter son éducation ; il sait le grec, le latin, l'anglais, l'italien ; il s'intéresse au théâtre et à la musique, surtout à la musique italienne ;

il passe de longs moments dans la riche bibliothèque de son grand-père ; il se lie avec Voltaire et collabore à l'Encyclopédie.

Rien de ce qui est moderne ne lui est étranger : mais il mérite mieux que le jugement sommaire de Sainte-Beuve, écrivant dédaigneusement : « C'était l'engoué par excellence » et rapportant une conversation au cours de laquelle, après avoir porté aux nues une nouvelle actrice, le Chevalier, de concession en concession, avait fini par conclure : « Que voulez-vous, la pauvre diablesse a fait ce qu'elle a pu ! »

Car cet homme d'avant-garde est en même temps un philanthrope : il est le premier en France à se faire inoculer, pour « lancer » le traitement nouveau de la petite vérole et enrayer ses terribles ravages. Passionné du bien public, il fit imprimer en 1772 à Amsterdam un traité « De la Félicité Publique ou Considération sur le sort des hommes dans les différentes époques de l'Histoire », dans lequel, après avoir exposé toutes les illusions généreuses de son temps, il en arrivait à conclure que les hommes n'avaient jamais été aussi heureux que de son temps et que le bonheur parfait du genre humain était proche...

Voltaire, enthousiasmé, lui adressa des compliments dithyrambiques, plaçant cet ouvrage aujourd'hui oublié au dessus de « L'Esprit des Lois » ; et d'ajouter : « Je ne veux point mourir sans le prouver ».

Le succès extraordinaire de l'œuvre ouvrit à son auteur les portes de l'Académie Française, où il prit la-place de Monsieur de Châteaubrun, dramaturge heureux qui avait écrit deux tragédies en quarante ans. Voltaire, promettant sa voix au Chevalier, lui écrivait : « J'apprends, Monsieur, que vous faites à Monsieur de Châteaubrun l'honneur de lui succéder. S'il ne s'était pas pressé de vous céder sa place, je vous aurais demandé la préférence. J'ai été si malade depuis près de deux mois que j'ai cru que je le gagnerais de vitesse et alors, je me serais recommandé à vos bontés. »

Monsieur de Chastellux ne partageait sans doute pas, sur la Compagnie où il entrait, l'opinion peu flatteuse de Piron ou de cet autre Bourguignon, le Président de Brosses, qui écrivait le 13 mai 1772 : « Quand on a connu de près ce tripot académique, on le laisse bien volontiers manger aux mouches. Je vous assure que les quarante places seraient à terre que je ne me baisserais pas pour en ramasser, et elles y sont en effet. » Mais le pauvre Président, candidat malheureux, n'avait pu entrer à l'Académie, victime de l'ostracisme du même Voltaire ; une quinzaine d'années auparavant, Voltaire avait loué le comté de Tournay, appartenant au magistrat et voisin de sa terre de Fernay; pour 14 moules de bois, les deux hommes se fâchèrent à mort.

Monsieur de Chastellux fut reçu par Buffon le 27 août 1775 et prononça un discours sur le goût, qui ne fut pas de celui de tout le monde, bien qu'un enthousiasme général ait salué son entrée chez les Quarante. Il serait le premier à avoir dit qu'il succédait à son prédécesseur sans avoir la prétention de le remplacer, phrase reprise depuis dans d'innombrables éloges académiques et notamment par Ducis, lorsque, trois ans plus tard, il s'assit dans le fauteuil de Voltaire.

Cependant, les colonies d'Amérique s'étaient révoltées contre la Couronne britannique et La Fayette, cousin par sa femme de Chastellux, était allé mettre son épée au service de la jeune république. Comme d'autres, le Chevalier aurait pu se contenter de soutenir par la plume les Insurgents, tout en restant tranquillement à Paris ; il sollicita au contraire l'honneur de faire partie du corps de Rochambeau et sa connaissance de l'anglais fut d'un grand secours au cours des tractations avec Washington. Il se lia d'ailleurs d'amitié avec lui, ainsi qu'avec Jefferson et Franklin.

Rentré à Paris en 1782, avec son « Voyage en Amérique septentrionale » qu'il publia en 1786 (les 24 premiers exemplaires avaient été imprimés dès 1781 à bord d'un navire de l'escadre, à Rhode-Island), il se fit le protecteur et l'hôte dans la capitale de tous les Américains de passage. Il devint membre associé de l'Académie de Boston, de la Société de Cincinnati, de diverses autres sociétés américaines, et docteur honoris causa de l'Académie de Philadelphie.

La vie du Chevalier de Chastellux finit par une idylle à la Jean-Jacques. Gouverneur de Longwy, il fut chargé d'inspecter l'infanterie et la cavalerie sur divers points du royaume. Il en profita pour aller prendre les eaux de Spa en 1787 et y rencontra une demoiselle de Plunkett, jeune Irlandaise, orpheline et sans fortune, douée d'une figure agréable et spirituelle. Il l'épousa le 13 octobre 1787.

Leur fils, né le 20 février 1789, fut reçu chevalier de minorité dans l'Ordre de Malte, et devint plus tard Sous-préfet à Hambourg sous l'Empire, Chevalier de la Légion d'Honneur sous la première Restauration, remplit divers postes militaires sous Louis XVIII et Charles X, fut ensuite élu député puis nommé Pair de France sous le règne de Louis-Philippe, et s'éteignit sans postérité dans les premières années du Second Empire.

Mais le Marquis de Chastellux n'avait pas vu la naissance de ce fils, car, après une inspection militaire en Normandie, il était mort à Paris, le 24 octobre 1788, à la suite d'une courte maladie. La Providence, clémente, lui avait épargné de voir les conséquences tragiques de la Révolution entraînée par les idées nobles et généreuses dont il s'était fait le champion,

## **Bibliographie**

- Comte H.P.C. -de Chastellux : « Histoire Généalogique de la Maison de Chastellux » (Auxerre, 1869)
- René Vallery-Radot : « Un coin de Bourgogne » (Avallon, 1893)
- Ch, de Brosses : « Lettres à Ch. C. Loppin de Gémeaux » (Firmin-Didot Ed. Paris, 1929)
- Pierre Tartat : « Avallon au dix-huitième siècle » (Auxerre, 1951)